

La religion de mon enfance

Jean-Yves THÉRIAULT

En 1950, j'avais dix ans. J'habitais à Saint-Octave-de-Métis, plus précisément au Grand-Remous, sur la route entre Price et Sainte-Angèle. Du matin au soir, du dimanche au samedi, de l'Avent à la Toussaint, nos vies étaient encadrées et rythmées par des pratiques religieuses devenues traditionnelles. La foi issue de l'évangile de Jésus Christ avait curieusement été remodelée dans une religion faite d'observances et de rituels, semblable à celle des pharisiens contemporains de Jésus.

Des journées rythmées par la prière

Dès le lever matinal, nous étions invités à amorcer notre activité consciente par une prière, comportant idéalement l'offrande au Seigneur de la journée commençante. Chez nous, petits cultivateurs, il fallait nous hâter pour traire les vaches, nourrir les animaux et déjeuner avant de partir à l'école du troisième rang. Bien entendu, la classe commençait par une prière et une invocation à l'Esprit Saint, chantée comme on le pouvait! Puis venait en priorité, la leçon de catéchisme. L'avant-midi se terminait encore par une courte prière vite exécutée par des gamins qui s'envolaient vers la maison.

Quand la troupe d'enfants (chez nous, trois ou quatre selon les années) faisait irruption dans la maison, notre mère refrénait un peu les ardeurs en demandant de réciter chacun pour soi un *benedicite*, ce qui était vite fait avec un simulacre de signe de croix. Quant à la récitation des *grâces* à la fin du repas, la pratique demeurait plus anarchique, car la sortie de table se faisait souvent à géométrie variable.

L'après-midi suivait le même modèle, toutes les activités étant

moralelement évaluées en référence à la religion. On faisait le bien pour mériter son ciel et on évitait le mal par crainte de l'enfer. On nous incitait à l'obéissance pour ne pas offenser *le bon Dieu* ou déplaire au *petit Jésus*. Au terme de la journée, c'était la prière en famille. Chez nous, elle était assez élaborée, car elle comprenait le chapelet, la récitation des neuf *actes*, et une longue prière familiale que notre mère récitait de mémoire, que je serais incapable de répéter. Tout cela à genoux, bien droits sur le bord de la table, malgré le mauvais exemple de notre père qui s'installait avec moins de rigueur, courbé sur le siège d'une chaise.



Une première communion pour Jean-Yves Thériault.

De longues «grandes messes»

La religion catholique marquait particulièrement deux jours de la semaine: le dimanche et le vendredi. Le repos dominical était sacré, toute *œuvre servile* étant prohibée. Il fallait une autorisation expresse du curé, rarement accordée, pour rentrer du foin avant une pluie imminente. Nous les jeunes étions bien heureux de cette journée chômée, qui ne dispensait cependant pas de la traite des vaches et du soin des animaux.

Le dimanche était toutefois bien entamé par la messe dominicale obligatoire. On prenait une heure pour atteler le cheval au boghei, ou à la carriole en hiver, et se rendre à l'église de Saint-Octave, située à quatre kilomètres de la demeure familiale, alors que celle de Price était à moins d'un kilomètre et demi. Lien paroissial oblige, et le curé, Mgr David Michaud, tenait à ses ouailles. La *grande-messe* en latin, chantée en grégorien, était bien longue pour des jeunes: avec un prône bien étoffé et un sermon qui s'éternisait, elle pouvait nous retenir pendant deux heures. Bien des dames jouaient du coude pour tenir leur époux éveillé! Presque personne ne communiait au cours de cette messe, car il fallait être totalement à jeun depuis minuit, même l'eau étant prohibée! Les rares dimanches, aux principales fêtes, si l'on voulait communier, on se rendait plus tôt à une *basse messe*, vite dite à la sacristie. Comme il fallait être en *état de grâce* pour communier, on devait nécessairement défiler au confessionnal pour avouer tous les *péchés mortels* commis pendant les semaines ou mois écoulés depuis la précédente confession. Ensuite, après avoir absorbé un lunch apporté

de chez nous, on revenait à la *grand-messe* qui demeurait essentielle. Nos parents occupaient le banc que toute bonne famille se devait de payer annuellement, et nous allions au jubé des jeunes, local habituellement surveillé par une religieuse. Après l'*Ite missa est*, sans attendre la lecture du dernier évangile, les hommes se glissaient à l'extérieur afin d'avoir le temps de «placoter» un peu autour du perron de l'église, avant le rapide retour à la maison au cours duquel chacun essayait de montrer la supériorité de son cheval.

Nous revenions vers midi, pour le meilleur repas de la semaine. Par contraste, le vendredi était jour de pénitence. Nous devions faire abstinence de viande toute la journée. Le poisson était permis. S'il n'était pas dispendieux, il était toutefois peu varié, et les espèces avec arêtes nombreuses étaient souvent notre lot. Bref, le poisson est longtemps resté

pour moi symbole de pénitence. Ceux et celles de mon âge se rappellent la casuistique bien rabbinique que l'on faisait pour déterminer les mets qui étaient permis ou défendus le vendredi: sortes de soupes, fèves sans lard, etc.

L'année structurée par les fêtes religieuses

Chaque saison comportait ses rites et célébrations. Les fêtes regroupées autour de Noël constituaient toutefois le cœur de l'année religieuse. Dans la religion catholique, on devait s'y préparer par la pénitence. Le temps de l'Avent ne fut cependant jamais aussi respecté que le carême. On y était surtout occupé à préparer le temps des Fêtes.

De Noël et des célébrations qui l'entourent, il y a trop à rappeler. Du point de vue religieux, je retiens surtout la messe de minuit, qui représentait d'ailleurs le climax de l'année liturgique. Pour une fois, on pouvait communier sans avoir eu à jeûner. À voir certaines personnes

revenir dans la procession de communion, on comprenait qu'elles avaient anticipé la fête avec un breuvage qui n'était sûrement pas de l'eau bénite. La messe de minuit comprenait en fait deux messes. Une première, toute en latin, introduite par le *Minuit chrétiens*, accompagnée de chants grégoriens appropriés; et une seconde, récitée plus discrètement par le célébrant, qui donnait l'occasion à la chorale d'exécuter avec plus ou moins de brio les chants de Noël traditionnels. Après le jour de l'An et



Une classe d'autrefois.

la fête des Rois, le temps des Fêtes se prolongeait, dans les campagnes où l'activité était au ralenti, jusqu'au 2 février. C'était alors la Chandeleur. Les cierges bénits à l'église étaient conservés pour usage éventuel lors de maladie ou de mortalité. On les allumait aussi au cours des orages électriques, pour se protéger du «tonnerre», disait-on.

Le carême catholique d'autrefois reste dans toutes les mémoires des gens de ma génération. Il commençait un mercredi, 46 jours avant Pâques, par la réception des cendres, faites de rameaux bénis et brûlés ad hoc, pour nous rappeler que nous étions de la poussière. Jeûne, abstinence et pénitences de toutes sortes étaient fortement recommandés et assez largement pratiqués. On mettait l'accent sur la privation, en particulier de nourriture et de boisson, plutôt que sur la pratique de bonnes œuvres. La mi-carême donnait un répit d'une journée: on en profitait pour «se déguiser» et visiter

les maisons du voisinage en faisant la foire. Puis, reprise de la mortification jusqu'au Vendredi saint, jour où elle culminait. Nous prenions la résolution de garder le silence de midi à trois heures, en récitant des chapelets, vœu qu'il était bien difficile de tenir!

Le jour des Rameaux, le dimanche qui précède Pâques, annonçait la fin prochaine du carême. On apportait à l'église des branches de sapin ou de cèdre qui faisaient office de palmes: bénis, ces rameaux étaient conservés précieusement, accrochés dans les diverses pièces de la maison et dans les dépendances, pour protéger du feu et de dangers divers. On les employait aussi comme goupillons pour asperger d'eau bénite le corps des mourants. La cérémonie du Samedi saint se faisait le matin, et bien peu de gens y assistaient. Les privations cessaient ce jour-là. On allait préparer

l'endroit pour recueillir l'eau de Pâques avant le lever du soleil, cette eau réputée se conserver sans corruption et avoir des propriétés miraculeuses contre certaines maladies. Quand il faisait beau, nous prétendions aussi voir le soleil danser au matin de Pâques. Cette fête était ensuite beaucoup plus marquée par l'abondance et la richesse de la nourriture que par sa qualité religieuse.

Restait encore le dimanche de la Quasimodo, ultime moment pour les retardataires de *faire leurs Pâques*. Puis allaient venir les Rogations (36 jours après Pâques) avec des rituels pour demander la protection des semences et de bonnes récoltes; la Fête-Dieu avec sa traditionnelle procession à un lieu de reposoir décoré avec faste, dans une des deux rues qui s'entrecroisent pour former le village; la Saint-Jean, célébrée avec beaucoup de folklore dans les agglomérations plus importantes; la Sainte-Anne avec ses neuvaines et pèlerinages, le 26 juillet; et

j'en passe, pour arriver enfin à la Toussaint, le premier novembre, suivie du Jour des morts le lendemain. S'étirait alors le mois de novembre, triste mois des morts. On pourrait encore ajouter la retraite paroissiale annuelle, les mois de Marie (mai et octobre), la fête du Sacré-Cœur, de saint Joseph et les diverses célébrations mariales.

De la naissance à la mort, la vie humaine était sous le signe de la religion. Le plus tôt possible après la venue au monde de l'enfant, dix chez nous, on le baptisait pour le libérer du démon et empêcher qu'il n'aille aux limbes en cas de décès subit. Puis, au printemps de la première année de l'école venaient la première confession suivie de la *petite communion*. Vers la fin du primaire, la *communion solennelle*, précédée d'une ou deux semaines complètes de «marche au catéchisme», prenait plus d'importance que la confirmation. Dans nos

paroisses, toutes les noces comprenaient des mariages à l'église, souvent précédées d'une bénédiction des fiançailles. Et puis quand venait le temps de la mort, le sacrement de l'extrême onction, administré de fait à la dernière minute, clôturait les rites sacramentels de passage. On faisait quelques jours de «veillée au corps» à la maison, avec récitation répétée du chapelet. Des funérailles *en noir* ouvraient enfin une période conventionnelle de deuil.

Pour maintenir la pratique religieuse de tout son monde, le curé visitait annuellement tous les foyers de sa paroisse, selon un calendrier et un horaire établis pour assurer la présence de tous les résidents. Il en profitait pour recueillir la dîme, la quête de l'Enfant Jésus et autres redevances qui n'étaient pas encore acquittées. Il assurait ainsi l'emprise de la religion sur tous ses paroissiens et sur toutes les activités de la super-

ficie paroissiale. Il maintenait ainsi une religion bien structurée, axée sur une morale et sur une pratique encadrant tous les moments de la vie, laissant peu de place à la liberté et donnant beaucoup de poids à l'autorité. Le salut se méritait, la damnation restait menaçante.